

## LETTRES DU MISSIONNAIRE COILLARD.

Les dernières nouvelles directes de M. Coillard nous étaient arrivées de Schoschong. Celles que nous publions aujourd'hui sont datées du Transvaal. C'est donc bien son retour que notre missionnaire nous raconte. Mais ce retour, on le verra, n'a pas été moins fécond en incidents, en émotions, en épreuves, et aussi en bénédictions et en directions providentielles que le reste du voyage. A son départ de Schoschong notre frère était, sur l'avenir de la mission projetée, dans une incertitude très pénible. Aux signes, à ses yeux incontestables, qui désignaient le pays des Barotsis comme futur champ de mission, semblaient s'opposer des hésitations et des doutes exprimés par ses frères du Lessouto. Dans l'embarras où le jetèrent ces impressions contradictoires, M. Coillard choisit le parti peut-être le plus difficile, mais certainement le plus sûr pour sa conscience : il fit abstraction de son sentiment personnel, et résolut d'aller explorer un champ de travail provisoire beaucoup plus rapproché que l'on avait désigné à son attention. Loin d'avoir eu à s'en repentir, il y a gagné d'acquérir la certitude absolue que le Transvaal, comme le Bonyai, nous est fermé pour le moment, de sorte qu'en fin de compte ses regards et ceux de ses évangélistes ont été de nouveau tournés vers le Zambèze. Sans doute, comme on va le voir, de ce côté aussi, l'horizon s'est couvert de nuages : des divisions intestines auraient éclaté de nouveau parmi les Barotsis.

Mais que ces délais ne nous découragent pas. Regardons-les comme une épreuve que Dieu fait subir à notre foi et montrons-lui par nos prières et par nos sacrifices que nous sommes prêts à entrer dans la voie qu'il a semblé nous indiquer, dès qu'il l'ouvrira définitivement devant nous. Et maintenant que notre frère se retrouve au milieu de ses collègues et des Eglises du Lessouto, qui allaient, comme on l'a vu, se rassem-

bler en synode, prions ardemment le Seigneur de diriger les délibérations de ces chers troupeaux et de leurs pasteurs, après tout les premiers intéressés dans la solution des graves questions que M. Coillard est venu leur soumettre.

*De Schoschong à Valdézia.*

Près Prétoría, le 6 mai 1879.

Messieurs et chers Frères,

Dans ma dernière lettre je prenais congé de vous devant une bifurcation de notre route, et je restais dans un très grand embarras. Le peu de faveur que le projet d'une mission au Zambèze avait d'abord trouvé tant auprès de vous qu'auprès de mes chers collègues du Lessouto, et les avis différents qui nous venaient de ce dernier quartier, ne firent qu'augmenter nos ténèbres et nos perplexités. En proposant enfin que nos évangélistes restassent temporairement à Schoschong pour nous permettre de conférer ensemble et mûrir nos plans, la conférence parut résoudre la difficulté d'une manière satisfaisante. Mais pour plusieurs raisons les catéchistes refusèrent positivement d'y rester. Et plutôt que de retourner avec eux au Lessouto, nous nous décidâmes à suivre les premières directions qui nous avaient été envoyées et à nous rendre ensemble à Valdézia pour chercher au nord du Transvaal le champ de travail qu'on nous y faisait entrevoir. Je l'avoue, nous le fîmes à contre-cœur, car nous ne voyions pas de lumière de ce côté-là; mais nous avions peur de manquer le sentier du devoir et de faire fausse route.

Nous quittâmes donc Schoschong le 25 février. Il me serait impossible de vous dire les bontés dont les Bamangouatos nous ont comblés. Pendant notre séjour et celui, plus long, que les familles de nos catéchistes y ont fait, nous avons contracté vis-à-vis d'eux une dette de gratitude qui s'est accrue de jour en jour, et que le Maître seul peut payer. M. et

Madame Hepburn ont donné l'exemple ; Khama et les chrétiens l'ont suivi. Pendant notre voyage au Zambèze, ils ont nourri les familles qui étaient restées chez eux, et ils l'ont fait avec une largesse et une délicatesse qui nous ont vivement touchés. A notre départ ils ont chargé nos wagons de provisions, et comblé nos évangélistes de présents, de vêtements et de riches fourrures. Nous aussi, nous avons eu notre part d'attentions de la part du chef et d'autres personnes. La petite communauté d'Européens à laquelle j'ai eu le privilège de prêcher l'Évangile pendant notre séjour à Schoschong a aussi tenu à nous témoigner sa sympathie au moment de notre départ. Notre grand regret en quittant cette douce oasis, c'est de n'avoir pu revoir nos excellents amis M. et Madame Hepburn. Ils étaient alors à Kuruman pour leur conférence annuelle, et ne devaient, selon toute probabilité, en revenir qu'au commencement d'avril. Nous ne pouvions pas les attendre.

Comme la saison des pluies était déjà très avancée, nous nous aventurâmes à prendre le chemin le plus direct, si de chemin il y a trace dans ces déserts-là. Six jours après, nous étions chez *Seleka*. Nous aurions dû, dit-on, faire le trajet en quatre jours, ce dont je doute un peu. Seleka est un petit chef tributaire de Khama. Son village est pittoresquement placé dans l'élargissement d'une gorge magnifiquement boisée, et son pouvoir s'étend sur quelques hameaux dispersés sur les rives du Limpopo. J'avais bien d'abord pensé à cet endroit et aux collines de Chalibé pour y placer nos évangélistes ; mais Khama m'avait dit que ses missionnaires, nos frères de la Société de Londres, pensaient à occuper ce poste pour en faire une annexe de Schoschong. J'en écrivis pourtant à M. Hepburn et à ses collègues. Comme notre chemin nous conduisait chez Seleka, Khama nous donna des guides et me demanda en partant d'y passer quelques jours pour évangéliser. C'est ce que l'urbanité chrétienne ne me permettait pas de faire. Nous avions à peine dételé dans la forêt

à l'entrée de la gorge que nombre de gens à pied, à cheval et à bœuf, s'empressèrent de venir nous voir. Le vieux chef était malade ; je le vis pourtant. Il chargea un de ses fils de rassembler ses gens et de lui rapporter mes paroles. La prédication de l'Évangile terminée, je fus tout surpris de voir les hommes tenir conseil, et puis, de concert avec leur chef, nous supplier de nous établir chez eux. Ce qui leur était échappé dans nos conversations de la veille aurait dû me préparer à la chose. Il y a longtemps, disaient-ils, que nous soupçons après un missionnaire, nous ne savons à qui nous adresser, et personne ne pense à nous. Sûrement c'est Dieu qui vous a envoyés ; ne passez pas outre. Ce pressant appel remua profondément nos catéchistes, mais vous comprendrez aisément que je ne me sentisse pas libre d'y répondre alors. Nous leur promîmes cependant d'en conférer avec qui de droit et de leur faire connaître notre décision plus tard. Pauvres gens ! ils nous virent avec regret atteler nos voitures et passer outre. Ils nous donnèrent des guides pour remplacer ceux de Khama, et dans l'espoir de pouvoir encore traverser le Limpopo, nous voyageâmes à marches forcées par des pluies diluviennes et à travers un pays défoncé.

Nous passâmes le fleuve à un endroit où, nous affirmait-on, le wagon d'un chasseur s'était une fois aventuré ; les arbres y ont dû croître et les berges s'élever depuis, aussi ne saurais-je recommander aujourd'hui ce gué à personne. Nous prîmes presque tout le jour à effectuer la traversée, tirant de temps en temps des coups de fusil pour écarter les crocodiles. Le soir sur la rive opposée, nous n'eûmes que des actions de grâces à rendre à notre bon Père Céleste.

De là nos guides devaient nous conduire à travers les bois vers la pointe d'une montagne du Blaumberg, où réside un petit chef du nom de Mapena. Après avoir erré dans ce désert plusieurs jours, nous nous trouvâmes engagés dans des collines, des gorges et des fourrés si épineux et si épais

qu'il nous était difficile d'avancer. Nous avons fait fausse route.

Me sachant dans le voisinage du chef Malebogo, j'envoyai au village le plus rapproché pour demander des guides. Une troupe d'hommes armés parut bientôt; leur mine et leurs danses n'étaient pas tout à fait de nature à nous rassurer. A Schoschong un de nos amis qui revenait de Potchefstroom m'avait affirmé que les tribus du Zoutpansberg se soulevaient contre le gouvernement anglais, et qu'on organisait un régiment de volontaires pour les soumettre. Mais le désir de prendre le chemin le plus direct avait fait taire en moi la voix de la prudence. Ce que je voyais maintenant me donnait quelque peu à penser. Bientôt ces hommes à l'air farouche s'avancent tumultueusement vers nous. Thaleli est leur chef; il m'apostrophe fièrement : « Qui vous a donné droit de passage ici? Il vous faut payer; voyons, qu'avez-vous dans vos wagons? » Il s'ensuivit une scène de confusion qu'on peut aisément s'imaginer. Je parvins pourtant à apaiser nos visiteurs importuns, à les tenir à une distance respectueuse des voitures, et à entraîner Thaleli avec moi pour explorer les flancs rocheux de la montagne et ouvrir un chemin à coups de hache. Malheureusement à la brune, à un détour brusque qu'on nous fit faire, mon wagon se précipita violemment dans un massif contre de gros arbres. Je le crus complètement brisé. Force donc nous fut de déteiler là dans ces fourrés, à la file les uns des autres. Ce ne fut pas un petit travail que celui d'abattre les gros arbres et de déblayer le massif à la lueur d'une lanterne; mais je pus constater avec reconnaissance envers Dieu que le dommage était bien moins sérieux que je ne l'avais craint.

Pendant que nous étions au travail, nos prétendus guides nous avaient quittés, et je m'aperçus qu'ils nous avaient dévalisés : tente, literie, couvertures, vêtements, haches, voire même la nourriture sur laquelle nous comptions pour nos gens exténués de fatigue, tout cela avait disparu. « Nous atta-

queront-ils de nuit? » nous demandions-nous. Nous nous recommandâmes au Seigneur, et malgré les aboiements de nos chiens (on nous en avait donné de nouveaux à Schos-chong), nous dormîmes en paix. Le lendemain matin, nous croyant intimidés, les hommes de Thaleli revinrent en troupe, réclamant à grand bruit le salaire de ce qu'ils appelaient leurs *services* de la veille. Mais des torrents de pluie nous délivrèrent bientôt de leurs obsessions. Nous continuâmes à cheminer quand même, harassés et affamés, et le soir nous arrivâmes à la station missionnaire allemande de Blauberg où M. Stech nous reçut avec cordialité. Mais nous avions eu de la peine à arriver. Un des wagons des catéchistes avait la tente entièrement abîmée, l'autre avait une de ses roues de derrière défermée et ne put arriver à la station que le lendemain avec une roue empruntée ; le mien aussi faisait piteuse mine ; plusieurs de nos bœufs boitaient. Cependant nous avions bien des sujets d'actions de grâces, car dans un pays et dans une saison où la fièvre sévit sans pitié nous étions encore tous en vie et en santé. Il fallut nous séparer pendant quelques jours pourtant, et envoyer le wagon devenu impotent chez un fermier de ces quartiers qui fait au besoin le métier de forgeron. Cet homme pieux et intéressant, un descendant de réfugiés huguenots, ne voulut recevoir aucune rémunération pour son travail. Les pluies extraordinaires qui nous retinrent cinq jours chez nos amis Stech avaient tellement détrempe le sol, que ce n'étaient partout que fondrières, d'où nous ne pouvions tirer nos lourdes voitures embourbées qu'avec peine, bien que nous attelassions trente bœufs.

Dès que notre frère Hofmeyr apprit que nous étions dans ces parages, bien qu'il fût malade, il attela son wagon et accourut à notre rencontre. Comme la plupart des *Africanders* (1) pieux, c'est un homme au cœur chaud. N'essayons donc pas

---

(1) Nom que se donnent les Européens d'origine nés en Afrique.

(Note des Réd.)

de dire les émotions du revoir dont fut témoin le bosquet où nous épanchâmes ensemble nos cœurs devant Dieu. En revoyant cet ami qui le dernier nous avait souhaité bon voyage il y a deux ans, nous sentîmes que nous venions de loin et nous ne revenions pas tous... Notre dévoué Bushman repose à Schoschong, notre aimable Khosana et notre fidèle Elezare au Zambèze... Oui, mais ne pleurons pas ceux que le Maître a tant honorés...

Nous trouvâmes nos amis Hofmeyr dans l'épreuve, la fièvre les avait visités tous à la fois, père, mère et enfants, si bien qu'un fermier de leurs amis, notre forgeron, les avait cherchés en voiture et conduits chez lui. M. Hofmeyr était incapable d'un mouvement, et sa digne et angélique femme était encore si faible qu'elle nous paraissait une lumière que le moindre souffle pouvait éteindre. Au village de la station aussi, nombre de gens étaient alités. Nous ne restâmes que deux jours avec nos amis, juste assez pour nous retremper dans leur communion et nous faire mutuellement du bien.

Nos désirs tendaient vers Valdézia, ce Valdézia que nous avions laissé tout débordant de vie et de santé, inondé de lumière et rafraîchi par les rosées d'En-haut. Hélas ! nous le trouvâmes enseveli dans les brouillards de la maladie ; on s'aperçut à peine de notre arrivée. M. et Madame Berthoud étaient tous les deux alités, des six petits enfants des deux familles missionnaires la plupart avaient la fièvre, et tous réclamaient des soins incessants. Madame Creux elle-même se remettait à peine... Ajoutez à cela la position isolée de nos amis, et le manque de bons domestiques ; malgré tout cela il vous sera difficile de concevoir une position plus triste que la leur. Il était temps que nous arrivassions. Ma nièce Elise donna un coup de main pour soigner les enfants. Ma femme, elle, la diaconesse de notre expédition, et qui n'a jamais trouvé le temps d'être malade du moment qu'il y avait quelqu'un à soigner, prit sa place près du lit de

Madame Berthoud. Hélas, son privilège de garde-malade fut de courte durée; la maladie avait déjà fait de terribles progrès, et cinq jours après notre arrivée, notre sœur rendait le dernier soupir. Les moments lucides qui illuminèrent les derniers jours de sa vie laisseront toujours de doux souvenirs dans les cœurs de ceux qui ont eu le privilège d'être près d'elle; ses paroles témoignaient de sa paix intérieure, de sa foi, d'une parfaite confiance en son Sauveur.

Pour moi, je n'eus pas la douceur de me trouver avec nos amis dans ces circonstances solennelles. Dès le surlendemain de mon arrivée à Valdézia, je m'étais remis en route avec deux évangélistes pour aller chez *Mochaché* et voir si le petit champ de travail dont on paraissait si sûr nous était accessible. Le trajet nous prit deux semaines; la pluie s'acharna contre nous la moitié du temps; les chemins étaient affreux. *Mochaché*, il faut le savoir, est la grande prêtresse des tribus avoisinantes. Elle a son sanctuaire dans une gorge boisée où s'accomplissent les rites et les sacrifices qu'elle ordonne et préside. Personne, à l'exception de quelques vieillards privilégiés, n'ose approcher de ce lieu sacré, et si par hasard quelque tête de bétail, quel qu'en soit d'ailleurs le propriétaire, s'aventure à traverser le ruisseau qui en borne l'enceinte, il devient incontinent la propriété des prêtres qui en ont la surveillance et est sacrifié sans réclamation. Aucun étranger n'a la permission de pénétrer dans le village de cette cheffesse; on ne peut le voir que de loin, perché sur les flancs de la montagne comme une aire d'aigle, sur la lisière d'une forêt noire. Elle-même est invisible, si bien que certains individus se permettent de douter de son existence. Ceux qui sont mieux renseignés assurent que *Mochaché* existe réellement, et ils ajoutent même qu'elle est immortelle. Ce que je sais, c'est que, comme tous ses collègues dans l'art de la magie, elle est douée d'une pénétration d'esprit qui la met fort au-dessus du vulgaire. Pendant deux jours elle nous fit attendre pour rehausser sa dignité; puis, pressée



par mes messages, elle refusa de nous voir, s'enquit dédaigneusement du but de notre visite. Sa réponse était déjà toute prête : « J'ai mon dieu et je suis sa prêtresse ; je n'ai besoin ni de vous ni de votre Dieu. Du reste, votre semaine n'a que sept jours, la mienne en a huit, comment pourrions-nous jamais nous entendre ? Si je vous laissais venir chez moi, ou bien vous y seriez en prison, ou bien vous ruineriez mon autorité. » Tous nos arguments échouèrent contre cette roche-là sans l'ébranler. En vain nous plaidâmes et exhortâmes, en vain nous avions prié et espéré, la porte était bien fermée. On nous signifia l'ordre de partir. En tournant une fois encore le timon de ma voiture et en m'éloignant de cette porte à laquelle je venais en vain de frapper, malgré ma tristesse j'avais trop conscience de la présence et de la souveraine volonté de Dieu pour céder au découragement. Je pensais à l'étrange remarque de mon ami M. Buchanan après notre échec chez les Matébélés : « Dieu vous a envoyé comme une affiche de l'Évangile parmi les tribus païennes de l'Afrique tropicale ! » — Une *affiche* !... soit. Et puis cette parole de mon Sauveur me saisit et absorba mes pensées : « *Maintenant* tu ne sais pas ce que je fais, mais tu le sauras *ci-après*. » Il me semblait qu'il s'appliquait aussi à nous ce *ci-après*, et je me répétais : oui, *ci-après*, *ci-après*.

A mon retour à Valdézia, je trouvai deux lettres, l'une d'un inspecteur missionnaire allemand de la Société de Berlin à qui j'avais fait connaître nos projets, et que de concert avec frère Creux nous avions invité à une conférence fraternelle. Ne pouvant venir lui-même, il me rappelait que toute la partie du Transvaal où nous avons jeté les yeux était le champ de travail de leur Société et qu'un partage ne pourrait avoir lieu sans inconvénients. L'autre lettre était de M. Hepburn, brûlante d'affection. Il déplorait notre départ de Schoschong, et me donnait connaissance de deux décisions importantes de leur conférence, par lesquelles ils nous invitaient nous et les frères américains à partager leur champ de tra-

vail, nous pressaient d'occuper le poste de Seleka et nous y souhaitaient d'avance la bienvenue et la bénédiction de Dieu. Quel éclair dans nos ténèbres! Serait-ce là le *ci-après* du Maître?.. Après en avoir conféré avec mes compagnons, il fut décidé qu'Asser et Aarone iraient immédiatement chez Seleka; que pour des raisons d'économie et de prudence Azaele et Andream les suivraient plus tard, mais pour le présent resteraient à Valdézia sous les soins de nos amis Creux et Berthoud.

Le poste de Seleka, il ne faut pas s'y méprendre, est peu important. Il ferait une belle annexe pour Schoschong, mais il est trop restreint comme champ indépendant. Pour nous, seul, ce serait un poste perdu. Mais *c'est un jalon planté sur la route soit du Bonyäi, soit du pays des Barotsis*. Qu'en direz-vous, chers amis? — Pour ma part, quand je vois les dispensations du Seigneur, et la manière dont Il nous a conduits dans ce long voyage par un chemin que nous ne connaissions point, et que j'essaie de déchiffrer sa sainte volonté, je suis pénétré de reconnaissance. Sans doute le résultat ne répond ni à vos attentes ni aux nôtres, et ma mission et nos désappointements ont souvent été ceux du serviteur du prophète sur le mont du Carmel; mais ne serait-ce pas le « petit nuage » que nous vous montrons aujourd'hui? Nous ne regrettons rien, ni temps ni fatigues. Nous avons frappé à toutes les portes qu'on nous a montrées, toutes nous les avons trouvées barricadées; toutes, une seule exceptée et il semble que le Seigneur veuille nous forcer d'y entrer. Peut-être direz-vous qu'elle n'est qu'entr'ouverte; mais du moins elle ne nous est pas tout à fait fermée. Nous n'avons pas de choix; le pays des Barotsis est bien à mon avis le seul que le Maître indique à nos Eglises du Lessouto.

Le moment de notre séparation d'avec nos évangélistes fut solennel. Nous avons pendant deux années vécu ensemble dans un contact de chaque instant, nous avons partagé les mêmes fatigues, les mêmes épreuves, les mêmes bénédic-

tions ; nous avons couru les mêmes dangers, nous avons eu les mêmes délivrances. — Nous n'étions qu'une famille. Nous avons appris à nous connaître, pas toujours très avantageusement peut-être, mais nous n'avons jamais cessé de nous aimer. Dire que nous avons pu voyager si longtemps ensemble sans avoir eu de malentendus, c'est, je crois, la plus grande louange que je puisse donner à nos évangélistes et à leurs excellentes compagnes. Et ils le méritent. Dans leur dernière prière avec nous, tout en se rejetant sur le Seigneur, ils demandaient qu'il nous fût donné, à nous qui les quittions, des yeux qui regardassent en arrière, et que la fenêtre de notre cabinet secret fût toujours ouverte vers les régions où ils allaient, eux, retourner. Pourrait-il en être autrement ! Que celui qui les envoie, à qui toute puissance est donnée dans les cieux et sur la terre, accomplisse pour eux aussi sa promesse : « Et voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. »

C'est ainsi que, soulagés et pourtant le cœur gros, nous nous séparâmes. La société de nos amis Creux et Berthoud qui vont avec nous jusqu'à Prétoiria a adouci pour nous la transition. Nous voyageons à petites journées, triste hôpital ambulante que nous sommes. Ma compagne a pris la fièvre à Valdézia et a été très malade ; elle a gardé le lit huit ou dix jours. Elle était à peine convalescente que c'était le tour de ma nièce. C'est tout ce qu'il y a de plus triste que de voyager en wagon avec des malades... Il n'y a guère de changements chez nos amis : les enfants ont des hauts et des bas ; M. Berthoud, lui, est si faible qu'il ne peut supporter le cahotement de la voiture. Il a fallu lui louer un cheval à Marabastad. Je ne crois pas pourtant que nous perdions notre temps. C'est un cours bien instructif et bien édifiant que nous font nos amis Creux sur le dévouement, et Berthoud sur la résignation chrétienne ! Puisse nous apprendre et mettre à profit.

Votre affectionné dans le Seigneur,

F. COILLARD.

*A travers le Transvaal.*

Près Potchefstroom (Transvaal), le 29 mai 1879.

Bien cher Monsieur Casalis,

Les lettres que vous nous avez écrites — 15 janvier et 24 février — nous ont rencontrés à Prétoria. Vous y avez laissé parler votre cœur, je vous en remercie. Remerciez aussi ces messieurs du Comité pour la sollicitude constante dont ils entourent la mission qui nous a été confiée, et dites à tous nos amis que leur intérêt et surtout leurs prières nous soutiennent et nous fortifient. Nous avons lu et relu vos bonnes lettres. Quel dommage qu'elles ne nous soient pas parvenues plus tôt ! Quelle lumière elles eussent jetée sur notre sentier, et que de perplexités elles nous eussent épargnées ! Mais ne regrettons rien. Nos peines et nos fatigues sont peu de chose. Notre temps comme nos forces, nos corps comme nos âmes, tout appartient à Celui qui nous a rachetés à grand prix. Qu'importe que nous soyons aveugles et bornés si nous pouvons consentir à nous laisser diriger par lui ? « — L'Éternel est ma *lumière*... la *force* de ma vie, » n'est-ce pas là la devise de l'enfant de Dieu ? Sans positivement désapprouver notre voyage au Zambèze, ni vous ni vos chers collègues du Lessouto ne croyiez d'abord à la possibilité pour nous de fonder une mission si loin. Je me demande si maintenant vous aussi vous vous serez pris à regretter que nous ayons suivi les premières directions qu'on nous avait envoyées : aller à Valdézia et explorer le nord du Transvaal. — Pour ma part, je suis content de l'avoir fait. Evidemment le Seigneur a permis ce concours inexplicable de circonstances pour nous montrer bien clairement qu'Il nous refuse le *choix* d'un nouveau champ de travail. Il valait bien la peine de suivre et d'étudier la leçon jusqu'au bout ; maintenant il ne nous est plus possible d'avoir des arrière-pensées. Au Transvaal

il n'y a pas de place pour nous, voilà qui est clair, et nous n'y reviendrons plus. La porte du pays des Banyais nous est jusqu'à présent fermée, et nul ne peut prévoir quand elle s'ouvrira. — Chez Seleka nous avons trouvé un poste d'attente, un pied-à-terre, et, comme je l'ai déjà dit, c'est un jalon sur la route du pays des Barotsis.

Je remarque qu'en nous écrivant, vous supposiez que vos lettres nous auraient trouvés attendant encore à Schoschong; et vous espériez que nous retournerions immédiatement au Zambèze pour y fonder la nouvelle mission. Non, je suis en route pour le Lessouto et j'ai hâte d'y arriver. Mais soyez sans inquiétude, et ne considérez pas notre retour comme d'un mauvais augure. Il est des raisons qui le rendent nécessaire et même urgent. Il s'agit avant tout, comme vous le remarquez vous-même, de savoir si nos Eglises du Lessouto sont prêtes à se charger de la responsabilité d'une œuvre au Zambèze et à faire face à tous les sacrifices qu'elle exigera d'elles. Il nous eût été *absolument impossible* de quitter Schoschong avec les catéchistes pour aller commencer la mission du Zambèze, sans connaître préalablement les dispositions des Eglises du Lessouto. Il y a d'ailleurs bien d'autres questions qui s'y rattachent, et sur lesquelles nous avons besoin de nous consulter ensemble. Le placement des catéchistes chez Seleka nous permettra donc de mûrir nos plans. Aussi je suis sûr que notre retour au Lessouto dans les circonstances actuelles ne peut que servir la cause que nous portons dans nos cœurs. Nous ne la désertons pas. Un coup d'œil sur la carte vous dira que nous faisons un immense détour. La tentation était bien grande d'aller à notre station de Lérivé pour y passer l'hiver et nous y reposer, mais nous croyons de notre devoir de visiter les Eglises et de nous assurer de leurs dispositions. Pour le présent, notre point de mire est Hermon; de là, nous pourrons aller à Thabana-Morèna, Béthesda, etc. Si nous pouvons faire quelque bien en visitant les Eglises, nous ne regretterons pas

ce prolongement de notre voyage au cœur de l'hiver et nous bénirons Dieu.

Vous seriez bien étonné, j'en suis sûr, de l'intérêt que notre expédition excite partout dans ce pays. Le Zambèze, c'est le bout du monde : évidemment nous avons tout vu et chacun prend à tâche de nous bombarder de questions. Vous le savez, il y a au Transvaal un fort parti de Boers mécontents qui regimènt contre le gouvernement anglais. Les journaux vous auront peut-être dit les démonstrations hostiles de ce pays lors de la visite du gouverneur général des colonies anglaises du Sud de l'Afrique, sir Bartle Frère, peu de jours avant notre arrivée à Prétoria. Il paraît que deux émissaires sont allés d'ici explorer le pays des Banyais et que leurs récits en font une vraie Canaan. Donc, si les Boers mécontents se portent vers ces parages, nous pouvons nous attendre aux guerres d'extermination nécessaires à la conquête de cette nouvelle Canaan. De là les questions dont on nous obsède sur les natifs, le pays, les ressources, etc. Il y a deux ans déjà eut lieu un exode de 600 familles de Boers qui ne voulaient pas se soumettre à la domination anglaise. Malheureusement cette caravane de patriarches guerriers, mal commandée, s'enfonça à l'aventure dans les affreux déserts du Kalahari, cherchant son chemin vers le lac Ngami. On ne peut sans émotion entendre le récit de leurs souffrances. Les tourments de la soif décimèrent leurs attelages et dispersèrent leurs troupeaux ; leur chemin, dit-on, est jonché des bagages dont ils ont dû alléger leurs voitures : mobilier, ustensiles, outils de toute espèce. Ils trouvaient toutes les mares épuisées et desséchées, et hommes et bêtes, rendus fous par les horreurs de la soif, se précipitant pêle-mêle dans la boue qu'ils se disputaient, y trouvaient la mort. Un jour, poussés à bout, leurs chefs convoquèrent une réunion de prières ; ils avaient à peine terminé qu'arrivait un wagon de transport chargé de tonnelets et d'outres remplies d'eau fraîche. M. Hepburn, le zélé missionnaire de Schos-

chong, qui les précédait de quelques jours pour aller fonder la station du lac Ngami, avait appris leur détresse et leur envoyait ce secours. Les restes de cette malheureuse expédition se dirigèrent vers l'ouest du lac, furent encore décimés par les fièvres, les privations, les attaques des natifs ; les dissensions se mirent parmi eux ; depuis lors personne ne peut en donner des nouvelles. Mais nous qui venons du Zambèze, nous sommes censés tout savoir ; et c'est touchant de voir ces pauvres paysans nous demander des nouvelles des *trek-menshen* (émigrés) : l'un y a son frère, l'autre son cousin, tout le monde y a quelque parent plus ou moins éloigné.

A Prétoria, nos bons amis Bosman nous contraignirent d'accepter l'hospitalité la plus cordiale au presbytère hollandais. Madame Bosman est une des petites-filles du vénéré feu Abraham Faure. Son mari et elle sont remplis de zèle et font une œuvre vraiment missionnaire parmi les Boers. On insista pour que je fisse une conférence publique sur nos voyages, dans la salle de ce que nous appellerions en France le Palais de Justice. Le gouverneur, que des devoirs impérieux appelaient au théâtre de la guerre, exprima son regret de ne pouvoir y assister ; mais toutes les autorités civiles et militaires nous honorèrent de leur présence. Bien que les journaux aient parlé de cette conférence avec indulgence, j'eus le sentiment qu'elle n'avait pas été un succès. Je ne me trouvais pas à l'aise dans cette même salle où Dieterlen et nos évangélistes avaient dû comparaître il y a trois ans comme prisonniers.

A Potchefstroom, où une semaine de voyage nous amena, nous trouvâmes le même intérêt. Nous y arrivâmes le samedi soir. Non seulement il me fallut prêcher le lendemain matin, dans l'église wesleyenne, et le soir dans l'une des églises hollandaises, mais on obtint de moi que nous restassions encore le lundi, et le soir je fus obligé de faire presque tous les frais d'un entretien public convoqué à cette occasion. Les pasteurs wesleyens, hollandais et

anglais y assistaient. C'était, disait-on, la première réunion missionnaire qui eût lieu à Potchefstroom, et on aurait pu ajouter dans le Transvaal. Je fus heureux de plaider la cause des Missions devant cette assemblée sympathique. Un chœur très bien organisé exécuta admirablement quelques morceaux et surtout ce cantique de Sankey : « Oh ! what shall the harvest be ? » Je venais de parler de la mort d'Eléazare, quand la fille de M. Ludorf (un ancien serviteur de notre Société) Madame Siddle, exécuta comme par inspiration un solo fort approprié à la circonstance : « Bright angels, take care of me ! » Cela me toucha vivement. Nous devons nous réjouir chaque fois que nous pouvons saper les préjugés et glorifier le nom du Seigneur.

Nous nous sommes séparés des amis de Valdézia à Prétoria. Ils allaient un peu mieux. Le frère de M. Berthoud et une demoiselle de Suisse qui venait pour aider Madame Berthoud étaient arrivés presque en même temps que nous. Il paraît qu'ils n'avaient pas encore appris le départ de Madame Berthoud pour le ciel. Aussi vous pouvez juger de leur émotion.

*Klerksdorp*, le 2 juin. — Nous sommes arrivés ici samedi soir (avant-hier) pour y passer un bon dimanche, mais un peu trop tard pour y rencontrer des marchands du Zambèze qui venaient justement de repartir. Ils ont apporté des nouvelles qui me préoccupent vivement : c'est que depuis mon départ, Nguana-Wina, le roi expulsé, est revenu à la tête de troupes de Makumba-Kumbe, est tombé à l'improviste sur plusieurs petits chefs barotsis de ma connaissance et les a mis à mort. Puis il est allé attaquer Robosi dans sa capitale. Il paraît que ce dernier avait eu le temps de rassembler des forces pour lui résister. Quelle sera la fin de cette guerre civile ? J'espère trouver en route des lettres qui me mettront au courant de toutes ces affaires. Vous pouvez vous imaginer si tout cela me préoccupe. En tous cas, cher Monsieur, je



me tiendrai prêt à retourner au Zambèze pour la saison prochaine. Ne renonçons pas légèrement à cette entreprise. La porte peut n'être pas aussi ouverte que nous le voudrions; mais elle n'est pas encore fermée. Si seulement nous pouvons obtenir l'entrée du pays, les commotions politiques ne mettraient pas la mission en péril, car les Barotsis au milieu de leurs guerres les plus sanglantes savent respecter les étrangers.

Je souffre à la pensée que notre Société végète, et est trop souvent paralysée par le manque de fonds, quand nous devrions non seulement entretenir ce qui est commencé, mais encore aller de l'avant et nous étendre. Qu'on se le dise et qu'on se le répète bien, c'est le moment d'avancer ou jamais.

Que Dieu réveille notre chère Eglise de France! Oui, amen. Adieu.

Votre affectionné de cœur,

F. COILLARD.

---

BEL EXEMPLE DONNÉ A L'ARMÉE ANGLAISE, A NATAL,  
PAR DES NOIRS CONVERTIS

Le *National* a reproduit dernièrement un article du *Standard*, destiné à donner une idée des divers contingents dont se compose l'armée que l'Angleterre oppose aux Zoulous. Il s'y trouve de nombreux indigènes qui ont été recrutés de diverses manières et que l'on emploie surtout comme éclaireurs. En parcourant l'article en question, nous avons vu avec bonheur qu'il y a parmi ces auxiliaires tout un corps de Cafres convertis au christianisme et de Bassoutos qui *varient leurs exercices par des réunions tenues matin et soir et par des hymnes chantées en chœur, qui font l'admiration de tout le camp.*